d'avant-garde; il s'agit aujourd'hui de livrer la bataille décisive, en un mot, d'établir philosophiquement et sociologiquement le procès du Mariage. Tel est le but des pages qui vont suivre.

## CHAPITRE III

HYPOTHÈSE DES FLUIDES AMOUREUX

On vient de voir que le Mariage, tel qu'il existe depuis ses origines obscures, ne répond que très imparfaitement au grand besoin d'amour qui tourmente l'Humanité. Sa conception ne repose sur aucune base sérieuse et sa pratique est lamentable. Il est nécessaire, à présent, d'examiner pourquoi il en est ainsi; oui, il est indispensable de montrer jusqu'à quel point les lois de la Nature sont méconnues ou faussées et de faire voir les tristesses et les calamités sans nombre auxquelles aboutit forcément un pareil non-

sens. C'est ainsi que procède l'inventeur. Avant de détruire l'œuvre dont il constate l'imperfection, il en cherche minutieusement les défauts afin de les faire disparaître dans une création nouvelle.

Mais avant d'aller plus loin, il convient, sinon de définir l'Amour — ce qui semble bien difficile — du moins d'étudier ses manifestations, leur but et leur durée. Tout d'abord, l'expérience nous permet d'émettre cet axiome: L'Amour est une force inconnue qui pousse l'un vers l'autre deux êtres de sexe différent \*.

Donc, deux êtres se désirent; leur pre mière pensée est de se le dire; leur seconde de se le prouver. Dès qu'ils se sont aperçus, dès que la divine révélation s'est faite en eux, une mystérieuse sympathie les rapproche. Avant même de se parler leurs regards fiévreux ont traduit les troubles de leurs cœurs. Il semble que leurs âmes soient de lointaines amies qui se sont perdues et qui se cherchent depuis des temps immémoriaux. Joyeuses de se retrouver, elles s'épousent en silence dans le décor magique des féeries immatérielles. Tel est le prélude. Puis, tout ce que l'Humanité peut mettre de charme, de tendresse et de caresse, dans ses divers langages est vite épuisé par les amants. Déjà leur désir a connu les joies initiales. Un peu de leur rêve s'est réalisé. Mais un désir plus grand les poursuit; un rêve plus élevé les hante.

Et ce sont des frôlements d'épiderme, des contacts de mains, des effleurements de la joue. Après des milliers d'autres, ils inventent le baiser et leurs bouches s'attardent en l'ineffable communion des lèvres. Mémorables secondes où la matérialité de leur essence s'accuse en leur révélant une volupté nouvelle! Êtres de chair, ils prennent conscience de leur

<sup>\*</sup> Je ne m'occuperai pas ici du cas très particulier des passions unisexuelles.

réalité et constatent que les extases sentimentales se prolongent par les attouchements corporels. L'Initiation est commencée, mais elle n'est pas finie. La Force mystérieuse qui les précipite l'un vers l'autre les conduira jusqu'au bout. Heureux, ils ne le sont pas, car le besoin d'une fusion plus complète les tourmente. Chacun d'eux est semblable à l'aiguille aimantée d'une boussole attirée par un même pôle. S'ils avaient le don d'analyser leurs sensations, ils se compareraient volontiers à des réceptacles de fluides - le fluide amour, si l'on veut - dont le trop-plein cherche une échappatoire. Ils devinent que l'instant du plaisir sera celui qui présidera à l'union de ces fluides. Et la Nature, comme une mère clémente, les guide insensiblement vers l'acte suprême.

Cette mystérieuse pénétration des sexes a toujours été considérée par les philosophies et les religions comme une jouissance pure-

ment animale, quelque peu dégradante en soi, mais légitimée par la loi qui préside à la reproduction des espèces. Un tel anathème ne repose que sur des raisons de sentiment, des partis pris d'éducation, des conceptions reçues par atavisme. Non seulement je ne saurais, pour ma part, y souscrire, mais je. montrerai plus loin combien le baiser charnel. tel qu'il est en notre pouvoir, nous élève audessus du monde matériel et nous rapproche de la divinité. Oui, jamais notre âme ne se dégage mieux de sa gaine et ne s'envole plus haut dans l'infini que durant les brèves secondes de la volupté. De toutes les actions humaines, c'est incontestablement la plus noble ; l'impossibilité de sa fréquence y ajoute un charme précieux en la préservant de la banalité.

Mais, revenons à nos amants. Ils viennent de s'aimer et l'apaisement succède à la béatitude. Ils sont redescendus du ciel où ils planèrent. En réalité leurs fluides s'étant confondus et leur désir n'étant autre que le tropplein de ces fluides cherchant leur échappatoire, il s'ensuit que ce désir est mort. Ils n'ont plus rien à espérer... du moins pour le moment, car cette mort n'est que passagère.

Si, leurs deux êtres étant remis en présence, le phénomène dont nous venons de suivre les diverses phases ne devait plus jamais se reproduire, la durée de l'amour ici-bas serait limitée à celle de l'étreinte. Les couples connaîtraient une union unique, après laquelle leurs deux unités se sépareraient, chacune allant à la recherche d'une unité nouvelle. Le Monde, considéré sous cet angle, deviendrait semblable à un immense tourbillon dans lequel les atomes s'unissent puis se séparent, et cela indéfiniment, sans que jamais les deux mêmes atomes se retrouvent en contact une seconde fois. Si telle était la Loi naturelle, nous n'aurions qu'à la subir sans

chercher à savoir si la multiplicité des unions est morale ou non. La morale ne devant jamais être une entité préexistante, mais bien au contraire la règle d'un jeu auquel nous participons en vertu de forces inconnues et supérieures.

Mais les Lois de l'Amour ne sont pas telles, du moins d'une façon aussi absolue. Après la joie du spasme, succèdent chez les amants les heures du repos. Ils n'ont plûs le désir immédiat — car l'expérience leur a appris qu'il ne serait pas en leur pouvoir d'y obéir — mais ils conservent le souvenir du bonheur vécu sachant, toujours par l'expérience, qu'ils pourront le revivre. Leur amour, pour employer une expression familière à la mécanique, est « en puissance ». Et cela, jusqu'à ce que le nouvel amas de fluides dirige leur désir vers l'étreinte.

Ainsi, l'accouplement de deux êtres n'est que la conséquence physique du chargement

de fluide amoureux dont ils sont les réceptacles, je dirais presque: les bouteilles de Leyde. Si ce fluide peut renaître après une, dix, cent étreintes, sa puissance cependant va en s'affaiblissant peu à peu, jusqu'au jour où il sera épuisé entièrement. Ce jour-là, l'union des amants est terminée; la Nature le leur signifie par l'impuissance passionnelle dans laquelle ils se trouvent l'un envers l'autre.

Est-ce à dire que ces amants sont définitivement morts à l'Amour?... Non, certes; et c'est précisément là, je le répéte, que gît le vice rédhibitoire du Mariage. Il suffit que chacun d'eux soit mis en présence d'une unité nouvelle et sympathique pour que des phénomènes identiques se produisent. Et cela indéfiniment, jusqu'aux confins de la vieillesse. D'où ce théorème: Deux êtres de sexe différent mis en présence éprouvent l'un pour l'autre une attraction dont l'intensité et la durée sont en raison directe

DU FLUIDE AMOUREUX AUQUEL LEUR JONCTION DONNE NAISSANCE.

L'expérience de la vie nous apprend qu'aucune passion n'est éternelle. Cela signifie simplement que jamais deux êtres ne se sont rencontrés possédant des fluides assez puissants pour renaître indéfiniment, après chaque étreinte, depuis l'instant où ils se sont vus pour la première fois jusqu'à la fin de leur existence. En fixant à trois années la durée des amours humaines, je crois établir une moyenne fort raisonnable. Par suite, dans une société intelligente, dont les lois s'inspireraient des volontés de la Nature au lieu de les contrarier de parti pris, le contrat conjugal ne pourrait être valable que pendant ce laps de temps. Ou mieux encore, le mariage devrait être limité à la mort de l'amour. De cette façon Mariage et Amour seraient synonymes et l'harmonie régnerait entre les sexes.

On peut concevoir dès lors quel élément de perturbation l'indissolubilité des unions apporte dans l'ordre social; mais avant d'examiner les maux sans nombre qui en résultent, je tiens à compléter la théorie de l'amour que je viens de formuler en quelques phrases.

Si je m'en tenais à ces lignes, on ne manquerait pas de me reprocher d'avoir négligé totalement tout le côté sentimental de la passion. A vrai dire, il suffirait de répondre que ce côté sentimental n'existe que dans notre cerveau, qu'il n'est que la poésie charmante, mais mensongère, sous laquelle notre imagination s'est plu à masquer la vérité. Mais il est préférable de le démontrer.

L'amour, ai-je dit, est une force mystérieuse qui attire deux êtres. Pour l'homme, cette attraction a lieu par le regard; ce qui le séduit chez la femme, c'est la grâce, la beauté, la plastique. La couleur des yeux,

le dessin du visage, la ligne du corps déterminent sa passion. Or ces yeux, ce visage, ce corps sont non-seulement le réceptacle du fluide amoureux, mais ils sont encore les surfaces sur lesquelles il se condense et desquelles il rayonne.

Nous disons d'un être qu'il nous est sympathique et cela, bien souvent, à première vue, sans avoir pris contact avec lui. Sur quoi basons-nous ce jugement rapide, corroboré neuf fois sur dix par une plus longue connaissance? Nous le basons, à notre insu, sur l'influx nerveux qui, parti de son âme, est venu caresser la nôtre, semblable à la vague naissant sur une rive pour aller mourir sur l'autre. Mais, dans la circonstance, ce que nous appelons âme est un mot dont le sens exact nous échappe et auquel nous prêtons une signification toute conventionnelle permettant d'éviter les longues périphrases que réclamerait une définition précise. L'âme de-

vient plus que jamais la grande X mystérieuse sur laquelle la philosophie s'hypnotise sans résultat. C'est qu'en réalité, dans le cas actuel, l'âme et la matière sont si étroitement unies qu'il est bien difficile de les séparer. Peut-être l'âme n'est-elle qu'une matière plus affinée dont la présence échappe à la perception grossière de nos sens.

Qu'importe d'ailleurs la cause obscure d'un phénomène dont le résultat est tangible! Il ne s'agit pas ici de rêvasser dans la métaphysique, mais bien d'établir l'accord entre les Lois de la Nature et celles de la Morale.

Certes, leur inspiration ne les trompe point, ces amants, qui, pour exprimer le délicieux émoi de leur cœur, épuisent le vocabulaire laudatif des épithètes et des métaphores. N'ayant point en leur connaissance le mot précis qui traduirait leur état physiologique, ils recourent à des périphrases dont aucune n'est totalement exacte, mais dont chacune

contient une parcelle de vérité. De la bienaimée, ils comparent les yeux à des étoiles, les dents à des perles, les lèvres au corail, les joues à des roses. Images poétiques, par lesquelles se formule l'exaltation de leurs âmes, mais dont la signification ne laisse pas d'être enfantine et vague. De ce que les étoiles, les perles, le corail et les roses sont des choses mystérieuses, rares, délicates ou jolies, l'esprit des hommes en a fait des synonymes au mot beauté dont le sens, en devenant trop général, a perdu en valeur. Mais, dépouillée de sa poétique phraséologie, la pensée des amants veut proclamer simplement avec ardeur la beauté des yeux, des dents, des lèvres et des joues de leur idole. Car toujours, les objets de leur adoration sont des parties de la matière et les comparaisons auxquelles ils recourent pour exprimer leur enthousiasme évoquent des images matérielles. Le côté sentimental de la passion n'est

donc que le prélude entre l'état de l'indifférence et celui de l'union charnelle. Prélude divin portant son charme en lui-même, mais prélude devant aboutir aux joies dont il est en quelque sorte l'annonciateur.

Chez la femme, ce côté de l'amour a des assises encore plus matérielles. Ce qui la séduit dans le mâle, ce n'est plus la finesse, c'est la force. Elle pourra ignorer les mobiles de son affection et se tromper sur les troubles de son cœur. Il n'en est pas moins certain qu'elle ne fera que subir l'attraction victorieuse du fluide amoureux de celui qu'elle va aimer. Ce n'est pas, sans doute, à la séduction de la musculature qu'elle cède, mais bien au potentiel fluidique dont cette musculature est le détenteur. Et comme il existe une harmonie relative entre cette musculature et ce potentiel, elle ne fera qu'obéir à l'instinct profond et inconscient qui sommeille en elle.

J'ai dit que l'harmonie n'était que relative; je pourrais ajouter qu'elle tend à disparaître, ou plutôt à déplacer ses pôles, en suivant la sélection de l'Espèce. Pour des raisons obscures, que la science ignore totalement, il semble que la force intellectuelle affirme, de plus en plus, sa suprématie sur la force musculaire. Si bien que le potentiel du fluide d'amour est bien plutôt en rapport avec la première qu'avec la dernière. Et là encore le merveilleux instinct que je mentionnais tout à l'heure guide la femme.

Pour désigner un homme dont les facultés sexuelles sont faibles ou voisines de l'impuissance, une expression populaire dit qu'il manque d'imagination, c'est-à-dire d'intelligence. L'expérience tend donc à prouver qu'il existe une corrélation mystérieuse et cependant réelle entre les centres intellectuels et ceux de la volupté. Je reviendrai plus loin sur cette remarque; elle me servira à démon-

trer que les joies de l'amour ne sont pas l'apanage de l'animal, mais bien plutôt celui du civilisé, du demi-dieu, contrairement aux opinions reçues jusqu'à ce jour. En un mot, l'amour élève la créature au lieu de la dégrader. Pour l'instant, qu'il me suffise de constater que la sentimentalité à laquelle la femme croit obéir dans son choix a pour cause première la puissance sensuelle de l'être vers lequel elle se sent attirée.

Si bien qu'en réalité, l'amour n'est pas double : sentimental ou sensuel; il est un, sensuel et sentimental. Loin de s'exclure, ces deux côtés se complètent. Chacun a sa grandeur et son charme. La fleur succède au bourgeon, mais tous les deux ont une sève identique. Ce sont là des vérités tellement lumineuses, que j'éprouve quelque honte à les certifier. Il fallait cependant les répéter au seuil de ce livre, afin d'éviter par la suite que la pensée qui le domine soit amoin-

drie et par cela même défigurée. Ce n'est pas contre l'inintelligencé ou la mauvaise foi de l'adversaire que je tiens à me mettre en garde, mais bien plutôt contre le zèle excessif du disciple possible. Je ne redoute guère le premier, si mon œuvre possède la logique solide dans laquelle je la conçois; rien ne peut prévaloir contre la Vérité. Par contre, je crains que l'outrance du second ne veuille voir en moi, exclusivement, qu'un apôtre du sensualisme, au sens habituel que l'on prête à ce mot.

Or, ainsi que je viens de l'écrire, ma conception de l'amour est basée sur la parfaite corrélation existant entre la passion sentimentale et la volupté charnelle. Je n'admets point que la seconde soit sacrifiée à la première; ni réciproquement, que la première disparaisse devant la seconde. Elles sont les fleurs jumelles issues d'une même tige, les effets égaux résultant d'une même cause.

Cette cause, nous l'avons vu, n'est autre que la force fluidique développée chez deux êtres et les précipitant l'un vers l'autre pour une série d'étreintes, plus ou moins nombreuses, selon son potentiel. Telles amours peuvent durer des années, telles autres avorteront au bout de quelques mois. Mais, jusqu'au jour où la vieillesse et la maladie auront détruit la source même du fluide, chaque unité, homme ou femme, retrouvera en présence d'une nouvelle unité une nouvelle puissance d'amour.

Ce n'est point là une théorie vaine issue d'un rêve; c'est un fait indiscutable que l'expérience et l'observation corroborent chaque jour. Sauf de très rares exceptions, après cinq ou six ans de fidélité, un mari n'éprouve plus aucun désir pour sa femme; il se croit impuissant pour le restant de son existence. Mais qu'une inconnue passe dans l'orbe de sa vie et il sentira se réveiller en

sa chair toutes les ardeurs de la jeunesse. La réciprocité est également vraie. Toutefois, par sa constitution, l'épouse reçoit dans
l'acte l'influence au lieu de la donner. Son
rôle en acquiert une demi-passivité qui la
rend, en quelque sorte, sujette du mâle et
peut retarder pour elle la minute cruelle où
la communion n'a plus le désir pour prélude.

Vouloir faire du Mariage un lien éternel c'est, je le répète, violer les lois de la Nature dans ce qu'elles ont de plus absolu. Un tel viol ne s'accomplit pas sans entraîner les pires calamités; ce sont ces calamités que le chapitre suivant va faire ressortir comme autant de phénomènes logiques.